

Zeitschrift: Jahrbuch der Schweizerischen Gesellschaft für Urgeschichte =
Annuaire de la Société suisse de préhistoire = Annuario della Società
svizzera di preistoria

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Urgeschichte

Band: 42 (1952)

Rubrik: Neolithikum

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

II. Neolithikum

Von Karl Keller-Tarnuzzer

Im Bericht über das Geobot. Institut Rübel 1950, 108ff., setzt sich W. Lüdi unter dem Titel „*Pfahlbauprobleme*“ vom naturwissenschaftlichen Standpunkt aus mit den Thesen O. Parets auseinander, die dieser in seinem Werk „Das neue Bild der Vorgeschichte“ (Stuttgart 1948) aufgestellt hat. Er kommt zum Schluß, daß ihre kritische Überprüfung trotz ihrer Einheitlichkeit nur Scheinlösungen bietet, neue Schwierigkeiten schafft und vor allem mit den naturwissenschaftlichen Voraussetzungen in Widerspruch gerät. „In der jüngern Postglazialzeit läßt sich nur eine bedeutendere Trockenperiode nachweisen, deren Maximum gewöhnlich in die Bronzezeit verlegt wird und die nach dem, was wir wissen, nicht solche Ausmaße annahm, wie sie zur geforderten Wasserspiegelabsenkung notwendig wäre. Die Vegetation des Alpenvorlandes war auch in dieser Zeit ausgesprochen mesophil. Bei vielen Seesiedlungen sprechen die Lage, die Stratigraphie der Ablagerungen, die Beschaffenheit der Kulturschicht und die in ihr vorhandenen Molluskenreste entschieden für Wassersiedlungen.“ Lüdi kommt deshalb zum Schluß, „es liege zur Zeit kein Grund vor, unsere bisherigen Vorstellungen aufzugeben. Aller Wahrscheinlichkeit nach haben neben Siedlungen auf trockenem Mineralboden und auf Moorboden auch solche über dem offenen Wasser bestanden. Diese Probleme müssen aber unbedingt immer wieder sorgfältig geprüft werden, indem der Vorgeschichtsforscher bei den Grabungen auch naturwissenschaftliche Fachleute beizieht.“

Die Basler Tradition, wertvolle Beiträge zur Urgeschichte überseeischer Gebiete, namentlich der Südsee zu liefern, wird fortgesetzt durch Paul Hinderling mit seinem Werk *Über steinzeitliche Beile der Südsee*, Druckereigenossenschaft Aarau 1949. Die Arbeit stützt sich in erster Linie auf die reichen Sammlungsbestände in Basel und Leiden. Von ganz allgemeinem Interesse sind die Ausführung des Verfassers über die Technologie. Wer sich speziell für die Frage interessiert, wie Steinbeile hergestellt, wie sie geschäftet und verwendet wurden und welche Materialien dafür in Frage kamen, der wird mit Gewinn zu dem kleinen Buch greifen.

La densité du peuplement néolithique, par le Dr. Riquet (Bull. Soc. Préhist. Française, 1951, No. 5—6, p. 245, sq.). Dans un précédent numéro du même bulletin (1949, No. 3—4), L.-R. Nougier avait évalué la population néolithique de France au chiffre probable de 5 millions d'habitants. Il estimait la densité à 20 âmes par kilomètre carré, entre Loire et Seine — ce qui donnerait alors 10 millions d'êtres humains. Et pour tenir compte des zones moins denses et des régions montagneuses, il ramenait cette estimation à la moitié.

Le Dr. Riquet conteste cette évaluation. Il pense que du néolithique à l'énéolithique, la population n'a pas beaucoup varié. Or à cette dernière période, la population était répandue sur des zones fort différentes de celles qui servaient de base au calcul de M. Nougier. Elle occupait des zones découvertes avec sols superficiels (Causses, Champagne pouilleuse) et sols meubles (Alsace, centre de l'Europe, régions du tardenoi-

sien, littoral breton). S'il y avait davantage de villages néolithiques que d'agglomérations actuelles, le Dr. Riquet estime que les groupements néolithiques étaient bien moins peuplés que ceux d'aujourd'hui. Et puis, il y a eu souvent discontinuité de l'occupation néolithique (sans doute à cause de l'épuisement des sols, de la transhumance du bétail et du gibier, de cataclysmes, d'épidémies, de guerres, etc.). — Le Dr. Riquet n'admet pas davantage la comparaison ethnographique entreprise par M. Nougier, car les peuplades d'aujourd'hui demeurées à l'échelon néolithique connaissent néanmoins le métal et ses applications et subissent une modification des conditions de vie qui fausse cette comparaison. — En se basant soit sur des observations générales (courants humains, influences mésolithiques, calculs dans d'autres pays) soit sur des notes précises (environ 7350 dolmens avec une moyenne de 125 tombes par dolmen et environ 650 000 néolithiques ensevelis dans des grottes sépulcrales), le Dr. Riquet obtient $10\frac{1}{2}$ millions de néolithiques à répartir sur 1400 années, avec un âge moyen de 25 ans de vie probable. Cela lui donne comme densité moyenne 200 000 hommes. Mais comme le néolithique a débuté à faible densité (l'auteur pense 50 000 habitants vers 2500 av. J.-C.) pour augmenter régulièrement, la densité a pu atteindre, vers l'année 1200, 300 000 âmes — et en tout cas pas plus du demi million.

Le Dr. Riquet a multiplié par 10 le nombre des tombes connues, pour tenir compte de celles inconnues ou détruites au cours des temps. C'est sans doute là que l'on peut discuter son évaluation: qui nous prouve que nous avons connaissance d'un dixième de toutes ces tombes?

Edg. Pelichet

In einem Kurzreferat, „*Die älteste Landwirtschaft in Mitteleuropa*“ (Archeol. Rozhledy III, 1951, 209—214), setzt sich J. Filip mit der neueren Literatur zu dieser Frage auseinander. Vor allem wendet er sich gegen jene Forscher, die zu wenig von konkreten Quellen ausgehen, dafür aber zu sehr generalisieren. Der Konzeption von P. Laviosa-Zambotti (Le più antiche culture agricole europee, Mailand 1943) wirft er vor, sie dringe nicht immer „zum Kern der Problematik vor“. Das Fehlen zeitlicher Parallelen zwischen der zentralen und der peripheren Entwicklung und das Fehlen zeitlicher Analogien und stilistischer und formaler Übereinstimmungen mache es unmöglich, „die Gültigkeit der Gesamtkonzeption archäologisch genauer zu beweisen und die Frage der Synchronisation gelangt so auf eine unsichere Grundlage.“

Die älteste bäuerliche Kultur in Mitteleuropa ist die Linearbandkeramik, deren Habitus möglicherweise auf eine noch ältere, vorläufig aber noch unbekannte Vorstufe hinweist, und die älteste im Donauraum die Körös-Starcevo-Kultur (I. Kutzian, The Körös-Culture, Budapest 1947), die auch in Westbulgarien vertreten ist (J. H. Gaule, The Neolithic Period in Bulgaria, Sofia 1948), aber das Verhältnis der beiden zueinander ist noch recht ungeklärt. Im allgemeinen handelt es sich stets nur um verhältnismäßig späte Parallelen.

Man hat auch schon versucht, für die Linearbandkeramik heimische Vorstufen aufzuspüren, aber die Lücke vom Jungpaläolithikum (Menghin, Zotz) schien kaum überbrückbar. Erst in den letzten Jahren mehrten sich die mesolithischen Funde mit Objekten, die man wohl als Hüttenböden ansehen muß. Wenn diese Belege für festere

Ansiedlung auch sehr erwünschte Verbindungen zu sein scheinen, so ist es doch recht fraglich, ob man sie immer richtig datiert. Handelt es sich, besonders auf leichten Sandböden, nicht vielleicht um Pseudotardenoisien neolithischen Alters, so fragt J. Filip nicht mit Unrecht. Vorläufig sind mesolithische Gerätetypen in neolithischen Siedlungen in Böhmen und Mähren nur mit jüngeren Kulturen zusammen gefunden worden; in der Linearbandkeramik fehlen sie fürs erste.

H. Preidel

Sous le titre *Essai de synthèse de préhistoire lorraine des temps néolithiques*, André Bellard publie sa troisième contribution à un problème dont la solution a fait de singuliers progrès (Metz, Imprim. Even, 1950, 32 p.). L'auteur voit en Moselle le point de la rencontre, au Néolithique, du Campignien, venu de l'Ouest, de l'Omalien, venu du Nord, et du „Lacustre“, venu du sud et de l'est, avec aussi une pointe poussée par la civilisation Seine-Oise-Marne. — Les Suisses, à l'étiquette „Lacustre“ seront surpris; elle signifie le *Robenhausien*, tel que le définit Nougier, comme le „néolithique ancien et moyen“ de Vouga. Qu'il est dommage que les chercheurs français ne connaissent ni l'étude de la civilisation de Cortaillod, de Mlle. von Gonzenbach, ni plusieurs travaux parus en Allemagne.

Voici en effet une synthèse qui fait le plus grand honneur à M. Bellard, qui vient compléter de brillants travaux français, notamment celui de L. R. Nougier sur le Campignien — et qui souffre à la base d'une lacune due aux frontières; cela le prive de connaître de très récents travaux infiniment utiles; qui sait si, avec la documentation en langue allemande récente, l'auteur n'aurait pas pu apporter à sa synthèse des éléments qui l'auraient conduit à une conclusion différente en quelques points. — M. Bellard estime d'ailleurs, et je crois qu'il a raison, que le temps des monographies, consacrées à un site ou à un „aspect“ du néolithique, n'est pas encore révolu. Que nos lecteurs n'exagèrent pas la portée de notre réserve. L'ouvrage mérite d'être lu. Il est écrit avec une parfaite honnêteté et infiniment de soins.

Edg. Pelichet

In der in Hildesheim 1951 erschienenen Publikation „*Die Beusterburg, ein jungsteinzeitliches Erdwerk in Niedersachsen*“ auf dem Schiefen Berg, einem Teil des zweikämmigen Hildesheimer Waldes nahe der Leine, befaßt sich K. Tackenberg nach eingehender Beschreibung der von ihm den Michelsberger und Schnurkeramik-Kulturen zugewiesenen Tonscherben, der Steinartefakte und des Verlaufs der Grabung:

- a. mit dem Problem der Befestigungen der Michelsberger Kultur,
- b. mit dem Verhältnis Michelsberger Kultur - Schnurkeramik.

Tackenberg ist der Ansicht, daß die Beusterburg-Erdanlage, die birnförmig und 400 auf 600 m groß ist, keine Fortifikation, sondern eine Art „Viehkraal“ mit Palisadenumzäunung gewesen sein muß, der ein Wall und ein Sohlgraben vorgelagert haben. An mehreren Stellen, besonders gegen einen Bach hin, waren Durchlässe festzustellen. Tackenberg hält sich offenkundig an die Ansicht P. Parets (Das neue Bild der Vorgeschichte), der betreffend Munzingen W. Kimmig im 40. JB. SGU., 1949/50, 150, entgegentrat.

Im Kapitel „Verhältnis Michelsberger Kultur - Schnurkeramik“ streift Tackenberg

berg diverse Fundkomplexe. Auf die vielen Details können wir hier unmöglich eingehen, möchten aber wenigstens festhalten, daß nach Tackenberg die Keramikscherben vom Heuchelberg bei Heilbronn seinerzeit von Schliz „zu großzügig“ rekonstruiert worden seien, und daß die von Stampfuß u. a. der Michelsberger Kultur zugewiesenen Gefäße von Friedberg nicht mehr als Vergleichsobjekte für die Hinterlassenschaft dieser neolithischen Kultur herangezogen werden sollten, da sie zweifellos der Glockenbecherkultur zugeordnet werden müssen. In ähnlicher Weise macht er im Gegensatz zu Reinerth zwischen Schnurkeramik und Aichbühler Ware einen scharfen Strich und weist zudem daraufhin, daß die Einordnung einzelner Grenz-Typen bei R. Stampfuß „Die jungneolithischen Kulturen in Westdeutschland“ 1929 in die Schnurkeramik-, Zonenbecher- und jütländische Einzelgrabkultur manchenorts starken Zweifeln rufen müsse. Für die relative Chronologie findet Tackenberg nur in Süddeutschland und in der Schweiz stratigraphische Zeugnisse. Die Ergebnisse vom Lutzengüetle bei Eschen u. a. waren Tackenberg leider noch unbekannt. Auf der Suche nach „einer Unterteilung der Schnurkeramik“ streift Tackenberg u. a. auch die Auswertung eines Grabes von Wiesbaden-Hebenkies durch Stampfuß und Reinerth. Tackenberg sieht sich gezwungen, jenes von W. Dorow zu Anfang des 19. Jh. veröffentlichte Grab nach neuerlichen Studien „in die letzte Stufe der Schnurkeramik Süddeutschlands... einzuordnen“, wodurch „wir zu einer Herabdatierung und Zusammendrückung der schnurkeramischen Kulturentwicklung in Süddeutschland kämen“, was die herrschende Ansicht nur noch erhärten kann: „daß Michelsberg älter ist als Schnurkeramik“. Daß dieser (für unser Studiengebiet geltende) Lehrsatz neuerdings nun auch durch seine Grabung bei Hildesheim eine Bestätigung gefunden hat, ist sehr erfreulich. Denn Tackenberg fand an zwei Stellen Scherben der Michelsberger Kultur ganz deutlich unter schnurkeramischen, und im Schnitt 1 lagen Michelsberger Scherben sogar unter dem Wall, eines seiner Indizien, daß Michelsberger Leute die Beusterburg errichtet haben müssen.

Walter Drack

Im 33. Ber. RGK. 1943—1950 (1951) erschienen unter dem zusammenfassenden Titel „Bandkeramische Studien“ vier Aufsätze aus der Feder von August Stieren, Edward Sangmeister, Vladimir Milošević und Milutin Garašanin. Während Milošević und Garašanin sich mehr mit Problemen der östlichen Bandkeramik beschäftigen, greifen die Arbeiten Stierens und Sangmeisters viel diskutierte Fragen der bandkeramischen Siedlung auf und gelangen zu Ergebnissen, die über den Rahmen der Bandkeramik hinaus beachtet zu werden verdienen.

A. Stieren beschäftigt sich auf S. 61—88 mit „*Bandkeramischen Großbauten bei Bochum und ihren Parallelen in Mitteleuropa*“. Seine Überlegungen gehen von einer kurz vor und nach dem letzten Kriege untersuchten, bei Bochum gelegenen Siedlung der jüngeren Linearbandkeramik, in der sich übrigens auch zwei echte Rössener Scherben fanden, aus und führen die von O. Paret 1946 (Das neue Bild der Vorgeschichte) vorgetragenen Gedankengänge weiter fort. Er vergleicht eine ganze Reihe in den letzten Jahrzehnten ausgegrabener bandkeramischer Siedlungen mit dem Ergebnis, daß die von Buttler und Haberey in Köln-Lindenthal beobachteten Pfostenumstellungen

Gruben, die Veranlassung zur Rekonstruktion der sogenannten Kurvenkomplexbauten und deren Erklärung als Wohnstätten der Bandkeramiker gaben, außer eben in Köln-Lindenthal mit Sicherheit nur noch in Horkheim i. Ries (Bez.-A. Nördlingen) zu finden sind. Zwar wird auf eine Erklärung dieser pfostenumstellten Gruben verzichtet (vgl. aber den Aufsatz Sangmeisters), doch gelingt es Stieren, das Fehlen von Kulturschichten in den großen, langrechteckigen Pfostenbauten aufzuklären. Er fand solche Kulturschichten hangabwärts von den Pfostenbauten. Gestützt auf eine Berechnung der bei solchen Bauten unbedingt notwendigen Verankerungstiefe der Pfosten stellt er fest, daß aus diesen Häusern z. T. beachtliche Mengen Material abgeschwemmt worden sein müssen. Die hangabwärts aufgefundenen Kulturschichten bestätigen dies. Da unter solchen Umständen nicht erwartet werden kann, Herde in den Großbauten anzutreffen, Buttler und Haberey aber solche auch in ihren Kurvenkomplexbauten vermißten, kommt Stieren zu dem Schluß, daß folglich die Großbauten als Wohnungen der bandkeramischen Bevölkerung anzusprechen sind.

Nach Stieren sind diese Großbauten schon in der älteren Linearbandkeramik fertig ausgebildet, herrschen in den Siedlungen der jüngeren Linearbandkeramik durchaus vor, während sich die weitere Entwicklung noch nicht weiter übersehen läßt. Das Auftreten dieser Bauten in fertig ausgebildeter Form schon in der älteren Linearbandkeramik wirft die Frage nach ihrer Herkunft auf. Stieren verweist in längeren Ausführungen auf die in der Tat verblüffend ähnlichen Großbauten der Tripoljekultur, die jedoch radial angeordnet sind, während diejenigen Mitteleuropas immer die ungefähre Richtung NW-SO einhalten. Stieren läßt deshalb einen direkten Zusammenhang zwischen den Großbauten der Tripoljekultur und denen der mitteleuropäischen Bandkeramik offen und sieht für Mitteleuropa das Problem der Herkunft dieser Bauten vielmehr mit dem der Herkunft der Bandkeramik überhaupt — wohl aus allgemein südöstlicher Richtung — verknüpft.

E. Sangmeister basiert in seinem Aufsatz „*Zum Charakter der bandkeramischen Siedlung*“ (S. 89—109) auf der Überlegung, daß die NW-SO-Ausrichtung der aus Mitteleuropa bekannten Großbauten bandkeramischer Siedlungen nicht zufällig sein könne, sondern Erfahrungsauswertung und bewußte Planung anzeige. Die vielfachen Variationen innerhalb der allgemeinen Ausrichtung zu gliedern gelingt Sangmeister mit dem für mehrere Siedlungen geführten Nachweis, daß sich innerhalb der gesamten Siedlung mehrere Rechteckbauten, sogenannte Speicher und auch Gruben auf Grund ihrer annähernd gleichen Orientierung zusammenschließen lassen zu sogenannten Orientierungsgruppen. Da sich diese Orientierungsgruppen z. B. in Köln-Lindenthal über die ganze Siedlung (beide Ringe!) erstrecken, Überschneidungen innerhalb einer Orientierungsgruppe niemals vorkommen — Reparaturen oder Umbauten lassen sich gelegentlich nachweisen — kommt Sangmeister zu dem Schluß, „daß jede Orientierungsgruppe eine in sich gleichzeitige Siedlungsanlage darstellt. Da die verschiedenen Orientierungsgruppen weitgehend die gleichen Räume belegen und in allen Fällen Großbauten der einen Gruppe die einer anderen Gruppe überschneiden, gibt die Zahl der Orientierungsgruppen zugleich die Zahl der Siedlungsphasen an: Die bandkeramische Siedlung von Köln-Lindenthal ist mindestens siebenmal, die von Arnsbach

mindestens viermal und die von Gudensberg und Herkheim mindestens je zweimal neu an der gleichen Stelle erbaut worden“. (Buttler hatte auf Grund von Überschneidungen sogenannter Kurvenkomplexbauten und Großbauten, ferner mittels Stilanalyse der Funde vier Siedlungsphasen unterschieden). Über die Reihenfolge der Siedlungsphasen ist bisher nichts auszumachen.

Zwei weitere Lösungen werden in Vorschlag gebracht. So sieht Sangmeister in den von Buttler zu „Pfahlspeichern“ rekonstruierten Pfostenstellungen Reste von später zerstörten Großbauten. Wichtiger noch scheint die Erklärung der pfostenumstellten Gruben (s. oben) zu sein: nach Sangmeister lassen sich derartige Gruben in einzelne Teile aufgliedern, deren jeder sich einer Orientierungsgruppe anschließt. Randliche Stellungen senkrechter Pfosten wären demnach als Bauteile von Häusern der jeweiligen Orientierungsgruppen zu interpretieren. Hatte schon Stieren wesentliche Argumente, die zur Begründung der Vorstellung von Kurvenkomplexbauten als Wohnstätten der Bandkeramiker gedient hatten, aus dem Wege geräumt (s. oben), so dürfte diese Auffassung nach den Ergebnissen Sangmeisters nun gänzlich unhaltbar geworden sein. Sie scheiden damit als wesensbestimmende Elemente der bandkeramischen Siedlung aus.

E. Sangmeister charakterisiert sodann das bandkeramische Dorf als Siedlungstypus dahingehend, daß die Staffellung der Großbauten einer Orientierungsgruppe, die, wie wir sahen, mit einer Dorfanlage gleichzusetzen ist, einen einheitlichen Plan in der Anlage der Siedlung erkennen lasse. Soziale Differenzierungen sind aus den Größenunterschieden dieser Großbauten nicht zu erschließen. Somit ist lediglich eine planende Gemeinschaft zu konstatieren, ohne daß wir über deren Aufbau Genaueres wüßten. Die sehr oft festzustellende freiwillige Aufgabe ganzer Siedlungen — Anzeichen für eine verursachende Katastrophe fehlen meistens — wird von Sangmeister wie schon von Buttler auf die Wirtschaftsform des Wanderbauerntums zurückgeführt, die ihren Grund, wie beigezogene ethnologische Parallelen zeigen, in der Erschöpfung des bebauten Bodens in der nächsten Umgebung des Dorfes hat. Gerade die ethnologischen Parallelen zeigen aber auch, daß diese Wanderbauern ihre Dörfer nicht planlos weiterverlegen, „sondern daß sie innerhalb eines bestimmten Reviers in einem festen Rhythmus auch wieder zu alten Siedlungsplätzen zurückkehren“. Damit erklärt sich auch die mehrfache Anlage einer Siedlung auf genau dem gleichen Platz zwanglos.

Nach dem Gesagten versucht Sangmeister eine Auswertung in chronologischer Hinsicht vorzunehmen. Er schätzt, daß eine Siedlung kaum früher als 8—10 Jahre nach ihrem Verlassen wieder besetzt worden sein könne; der Zwischenraum dürfte aber auch kaum größer als zirka 60 Jahre angenommen werden, da man eine Erinnerung wenigstens der ältesten Glieder der Dorfgemeinschaft und eine Siedlungsmöglichkeit ohne allzu große technische Schwierigkeiten (Baumwuchs usw.) voraussetzen müsse. Auf dieser Grundlage wird für Köln-Lindenthal, das sieben Dorfanlagen aufweist, eine minimale, in Perioden sich wiederholende Besiedlungsdauer von 130, eine maximale von 430 Jahren errechnet. Letztere Zahl wird jedoch als wahrscheinlich zu hoch bezeichnet. Da in Köln-Lindenthal die gesamte keramische Entwicklung der Linearbandkeramik enthalten ist, deren jüngste Erscheinungen Sangmeister mit gewissen

Einflüssen der Lengyelkultur rund um 2000 v. Chr. parallelisiert, möchte er mit dem Beginn der Linearbandkeramik in Mitteleuropa nicht viel weiter zurück als 2500 v. Chr. gehen.

Nach Sangmeister verschwindet mit der Linearbandkeramik zugleich auch der ihr eigentümliche große Rechteckbau; andere, technisch sehr deutlich unterschiedene Bauten werden nun gebraucht, und auch die Wirtschaftsform ändert sich (für die Bandkeramik nimmt Sangmeister den Hackbau auf Grund ethnologischer Parallelen in Anspruch; den Pflug sieht er nicht als eindeutig erwiesen an). F. Fischer

J. Neustupný, *Fortifications appartenant à la civilisation danubienne néolithique*. Archiv orientální. Journal of the Czechoslovak Oriental Institute. Vol. XVIII, No. 4. Prague 1950. 131—158. — Im Anschluß an die Untersuchung einer befestigten Siedlung mit mährischer bemalter Keramik in Tiefmaisnitz (Hluboké Mašůvky), Bez. Znaim in Mähren, stellt der Verfasser alle bekannten Erdfestungen der bandkeramischen und Michelsberger Kultur des Rhein-Donaupraumes zusammen und findet in Grundriß, Bauweise, Toranlagen u. a. viele gemeinsame Züge, die er mit den neolithischen Befestigungsanlagen in Griechenland, auf den ägäischen Inseln und im Nahen Osten vergleicht. Die bulgarischen Tells, deren unzulängliche Erforschung freilich keine genügende Basis sein kann, scheinen ihm die Brücke von Mitteleuropa nach Vorderasien zu sein, wenigstens glaubt er eine gemeinsame Wurzel annehmen zu können. — Die im allgemeinen wohlherwogenen und sehr vorsichtig formulierten Schlüsse eröffnen viele neue Aspekte, eine Reihe anderer Wendungen erregen Befremden, z. B. Comment expliquer, dans ce sens, les fortifications à l'intérieur de la région danubienne, où il n'y avait pas d'agresseurs extérieurs? Comment expliquer les fortifications de Lengyel et de Ariusd (Erösd), qui se trouvaient à l'écart des attaques directes des troupes de la céramique cordée? En Europe centrale, la civilisation de la céramique cordée ne constituait que de petits groupes, à en juger d'après les cimetières ne comptant que quelques tombeaux (S. 144). Die historisch bezeugten Raubzüge der Madjaren des 10. Jh., die sich bis Niedersachsen und bis an den Bodensee erstreckten, sind bis jetzt überhaupt nicht archäologisch faßbar und doch riefen sie das Entstehen von verschiedenen Wehrbauten hervor. Ist es nicht gewagt, den Umfang nomadisierender Verbände nach meist zufällig aufgefundenen Gräberfeldern bestimmen zu wollen?

Helmut Preidel

B. Soudský, *Die ältesten bäuerlichen Zivilisationen in Vorderasien* (tschech.), Revue préhistorique XIV, Prag 1950, 5—142, franz. Résumé 142—162, versucht, gestützt auf die reiche amerikanische, deutsche, englische, französische und türkische Literatur und unter Berücksichtigung der neuesten Forschungsergebnisse im Nahen Osten, ein einigermaßen ausgewogenes Bild von der ältesten bäuerlichen Besiedlung Vorderasiens zu entwerfen. Der Autor ist sich der Schwierigkeiten seines Unternehmens bewußt, aber er geht im Vertrauen auf die Zuverlässigkeit seiner Verfahrensweise mit Mut und Geschick an sein Vorhaben heran und kann in der Tat eine Menge ausgezeichnete Beobachtungen entwickeln, die zweifellos die gebührende Anerkennung finden werden. Noch vor kurzem hielt man Palästina für das Land, in dem sich der Über-

gang vom mesolithischen Sammler zum neolithischen Bauern vollzogen hat, denn dort konnte schon vor einiger Zeit in kontinuierlicher Folge aus dem mesolithischen Taurus eine bäuerliche Zivilisation mit Megaronbauten, einer Tierplastik, mit Speicherresten, dann auch mit Keramik und mit „Familien“-Idolen hergeleitet werden. 1948 wurde nun ein zweites Zentrum bekannt, in dem zwar die mesolithischen Voraussetzungen noch nicht hinreichend klargestellt sind, aber sie müssen zweifellos vorhanden gewesen sein, jedenfalls stellte R. Braidwood in Qual'at Jarmo im südlichen Kurdistan eine weitere bäuerliche Zivilisation mit Vierecksbauten, mit einer Tierplastik, mit Magna-Mater-Idolen und mit einer primitiven Keramik fest. Diese in Palästina und im nördlichen Mesopotamien ausgeprägten Wesensunterschiede erhalten sich auch im älteren und jüngeren Neolithikum, sie erscheinen sogar noch vertieft, denn im Tell Hassunna bei Mossul finden sich ergänzend in die Erde versenkte Vorratsgefäße, violinförmige Idole, einmal auch ein Rundbau. Als drittes Zentrum benennt der Autor Cilicien, wo in den ältesten Schichten von Mersin und Sakce Gözü ausgesprochene Bombengefäße und inkrustierte Keramik, Vierecksbauten, Speicher und regelrechte Tholoi, aber keine Plastik festgestellt worden sind. Nach der Form des Wohnhauses, der religiösen Tradition, der Vorratshaltung und nach der Keramik unterscheidet also der Autor *wenigstens 3 Kulturkreise*, von denen der Palästina-Kreis während des älteren Neolithikums dem cilicischen nähergestanden sei, indessen im jüngeren Neolithikum lebhaftere Verbindungen zwischen Cilicien und Nordmesopotamien existiert hätten. Das Verbindungsland Syrien sei „das Kreuzungsgebiet beider Ströme“ gewesen, hätte aber auch selbst einige eigene Elemente entwickelt, in erster Linie die Tholoi. Schließlich nennt der Autor noch einen vierten Kreis, der freilich erst im jüngeren Neolithikum nachweisbar werde, in der Kultur des Tepe Sialk, dem freilich nach der Keramik noch ein älterer Horizont vorhergegangen sein müsse.

In der weiteren Entwicklung lag das Schwergewicht vor allem in Mesopotamien und im Iran, wo der Autor, umsichtig und kritisch zugleich, Eigenart, Verhältnis und Aufeinanderfolge der einzelnen Kulturen, Typen und „Aspekte“ herausarbeitet, insbesondere die verschiedenen stilistischen Erscheinungen, Tholosbauten, Bukranien, Spiral motive u. a. Nachdem er noch einen Blick auf die Kulturentwicklung in Palästina geworfen hat, vor allem auf die *Ghassul-Kultur*, deren Dolmen- und Zistengräber er mit der kleinasiatischen Hügelgräber-Kultur in Beziehung bringen zu können glaubt, schließt er dann seine Übersicht mit einer Erörterung der diffizilen Verhältnisse im äneolithischen Kleinasien.

Im weiteren versucht der Autor, die *bäuerlichen Zivilisationen Europas aus Vorderasien abzuleiten*. Unter anderem knüpft er da an die im 38. JB. SGU., 1947 von J. San Valero Aparisi veröffentlichte Karte an, der er im Wesen zustimmt, nur möchte er den Iran in das „Ursprungsgebiet“ mit einbezogen wissen. „Diese Expansion erfolgte aus den Randgebieten, und zwar keineswegs durch eine Migration im eigentlichen Sinne des Wortes, sondern durch das Umsichgreifen der Ansiedelung, das von jener Volksvermehrung abhing, die auf revolutionäre Weise die radikale Änderung der wirtschaftlichen Verhältnisse herbeigeführt hatte.“ Ein typisches Merkmal dieser Expan-

sion glaubt der Autor darin zu erkennen, daß „einige Zierelemente“, die zwar im Ursprungsgebiet vorkommen, niemals aber dort vorherrschen, in Expansionsgebieten als ständige Themen wiederkehren. Das Ursprungszentrum, so meint er, forme aktiv, das Expansionsgebiet dagegen übernehme die Tradition schon fertig und wiederhole sie dann stereotyp, so daß sich allenthalben Verspätungen ergeben. Die älteste Expansion nach Westen, repräsentiert u. a. durch die Keramik globularer Form, erscheint zunächst im unteren Neolithikum auf Kreta und im „early neolithic“ im mittleren und südlichen Griechenland, vielleicht auch in einigen älteren Formen in Thessalien, und dann in Mitteleuropa in der älteren Bandkeramik. Die folgenden Expansionswellen (z. B. die archaisch bemalte Keramik, die „kelchförmige Ware“ u. a.) hätten dann infolge der allenthalben zu beobachtenden Verspätungen in den peripheren Gebieten die älteren Repräsentanten erreicht und so, je nach der Intensität der Durchdringung, eigenartige Mischungsverhältnisse hervorgebracht. Die Analogien zwischen der Banater Kultur und der Ghassul-Kultur, auf die Jirku (Die ältere Kupfersteinzeit Palästinas u. der bandkeramische Kulturkreis, 1941) hingewiesen hatte, lasse einen gemeinsamen Ursprung vermuten.

In der Datierung folgt der Autor seinem Lehrer B. Hrozný, also der sogen. Mittleren Chronologie, nach der die globulare Keramik und der gesamte Amuq A-Kreis bis herab zur Sialk-Kultur in das 5. Jahrtausend gehört. Die Bandkeramik falle dann ins 4. Jahrtausend. Ihren Ausklang (Theiß-Kultur) datiert der Autor um 2600.

H. Preidel

B. Novotný, *Die Jordansmühler Gruppe und die südöstlichen Einflüsse im böhmischen Neolithikum*, (tschech.) Revue préhistorique XIV, Prag 1950, S. 163—252, franz. Résumé S. 252—260, untersucht in breiter Form den sogen. „südöstlichen Kulturstrom“ und seine Auswirkungen im böhmischen Raume. Seine Darlegung bestätigen viele alte Erkenntnisse, die er in manchem noch vertiefen kann. Besondere Beachtung verdienen die Beobachtungen über den Stileinfluß der mährischen bemalten Keramik in den benachbarten Landschaften, namentlich in Böhmen, aber auch in Schlesien, Mittel- und Süddeutschland, wo die Aussonderung einer unbemalten Variante erheblich zur Klärung beitragen wird. Willkommen ist auch die Formenanalyse, die Behandlung der sogen. Kultgefäße und der figürlichen Plastik sowie der verschiedenen Formen des Grabbrauches. Beziehungen zu Südwestdeutschland oder der Schweiz bestehen nicht, denn die sogen. Schussenrieder Krüge aus Böhmen sind echte Jordansmühler Formen.

H. Preidel

Dans le Bull. Soc. préh. Franç., 1951, 307 et sq. MM Nougier et Robert publient deux *hameçons en bois de cerf* provenant de Bédeilhac (Ariège). Il s'agit du type de grande taille, recourbé, sans barbelure au crochet, avec cran au sommet de la hampe. Les auteurs les comparent à divers hameçons de même matière ou de cuivre et de bronze, et remarquent qu'ils se répartissent dans deux zones bien déterminées de l'Europe — les grottes pyrennéennes et les gisements palafittiques (Burgäsch, Châlain, etc.). Ces gros instruments étaient évidemment destinés à la pêche de gros poissons. Il semble y avoir eu une évolution: à Châlain et à Bédeilhac, on aurait

la forme la plus ancienne; la forme plus récente (à perforation dans la hampe) se trouverait dans le Cortaillod récent (Burgäschli, Egolzwil II et Seematte-Hitzkirch); un exemplaire de Mas-d'Azil serait encore plus récent. Il semble donc qu'il y a un problème à résoudre: les relations entre Néolithique lacustre et Néolithique pyrénéen.

Edg. Pelichet

Einen bemerkenswerten Beitrag zur *Steinsägetechnik im Neolithikum* liefert A. Pietzsch in Arbeits- und Forschungsberichte z. Sächs. Bodendenkmalpflege, Mai 1945—1950, p. 31. Er geht von der Annahme aus, daß ein hölzernes Steinsägeblatt verwendet wurde, und kommt auf Grund von genauen Beobachtungen von Sägeschnitten des Landesmuseums Dresden zur Konstruktion von Sägeapparaten. Es ist bedauerlich, daß Pietzsch offenbar die steinernen Sägeblätter von Cazis, GR und die Untersuchungen von W. Burkart (Zum Problem der neolithischen Steinsägetechnik, Basel 1945) entgangen sind (36. JB. SGU., 1945, 32).

Arch (Amt Büren, Bern): 1943 wurde auf einem Kieshaufen, der aus der Kiesgrube Arch (TA. 125, 599.500/223.275) stammte, ein Scherben neolithischer Art gefunden. Einige Jahre darauf wurde bei dieser Grube ein Beil mit ovalem Querschnitt aus grobkörnigem Grünstein aufgehoben. Lg. 54 mm, Br. 17—30 mm, Dicke 15 mm. Mitt. D. Andrist.

Baldingen (Bez. Zurzach, Aargau): 1. Am Rande des sanft abfallenden Plateaus „Auf der Breite“ (TA. 23, 665.975/268.325) fand C. Binder 5 z. T. nur fragmentarisch erhaltene Steinbeile. Ein Augenschein bestätigte die Vermutung, daß eine neolithische Siedlung vorliegt, die nach N durch den fast senkrecht abfallenden Schnetzerain geschützt war. Mitt. R. Bosch.

2. Ebenfalls durch C. Binder wurde auf Vorder Rüschi, 650 m westlich der Fundstelle „Auf der Breite“ (TA. 23, 665.450/268.150) ein weiteres kleines Steinbeilchen aufgefunden. Mitt. R. Bosch.

Basel: Wir entnehmen den Verhandl. NG. Basel, Bd. LIX, 1948, 155, daß auf dem Areal des Hörnli Friedhofs ein aus Silex geschlagenes 194 mm lg. Spitznackenbeil gefunden worden ist. Es „gehört dem Endneolithikum Süd- und Westeuropas an und steht wahrscheinlich im Zusammenhang mit den früher gemachten Glockenbecherfunden“ auf dem gleichen Friedhof, die nach O. Tschumi, Urg. d. Schweiz 670, eine Schale mit Querhenkel, einen Napf und eine Armschutzplatte enthalten haben. 34. JB. SGU., 1943, 31.

Bußwil (Amt Büren, Bern): 1. In den Berglimatten (TA. 138, 93 mm v. r., 70 mm v. o.) wurde ein ringsum retuschiertes Messer aus hellem Feuerstein gefunden.

2. In der Kiesung eines Feldweges in den Unterdorfäckern (TA. 138, 82 mm v. r., 43 mm v. o.) wurde ein Dickschaber aus weißlichem Hornstein gefunden, der offenbar vom Abraum der Kiesgrube Bußwil (TA. 138, 82 mm v. r., 67 mm v. o.) stammt. Mitt. D. Andrist.

Cazis (Bez. Heinzenberg, Graubünden). Nach mehreren Jahren hat W. Burkart im Sommer 1951 wieder auf dem Petrushügel (32. JB. SGU., 1940/41, 59 ff.) ge-

graben. Wir entnehmen seinem Bericht, daß vor allem die bisher bekannten *Wohnplätze* neben der Wehrmauer am Westrand und in der Nordhälfte des Hügels näher untersucht wurden. Es bestätigte sich, daß der erste älter sein muß als die Wehrmauer, da die Spuren der Hütte bis unter die Mauer verlaufen. Die Wohnanlagen in der Mitte der Nordhälfte wurden weiter nach Osten verfolgt. Es ergab sich, daß sie in einer flachen Mulde liegen, die nach Osten auskeilt. Östlich an den schon früher festgestellten Wohngrubenbau anschließend zeigten sich Pfostenstellungen, aus denen Burkart auf einen längeren einteiligen oder mehrere kleinere Bauten schließt. An Einzelfunden sind zunächst *Scherben* erwähnenswert, die dicht unter dem Rand nicht ganz durchgestochene Löcher und Leisten zeigen, ferner ein Hirschhornlöffel von 19 cm Länge, eine Anzahl von Zwischenfutterschäftungen aus Hirschhorn, sonstige Hirschhorn- und Knochengeräte, 43 Steinsägen, Steinbeile und Silices, ein Bronzeröhrchen und das Fragment eines Gefäßes mit Leistenverzierung. 81. Jber. Hist.-Ant. Ges. Graubünden 1951, X.

Chavannes-le-Chêne (distr. Yverdon, Vaud): J'ai trouvé auprès d'un fouilleur non autorisé, qui avait fait une exploration à la station néolithique terrestre du Vallon des Vaux (étiquetée de la civilisation de Cortaillod), les tessons d'une coupe carénée publiée dans Ur-Schweiz, 1951, fasc. 2, p. 30/31. Si la forme du vase s'insère dans le Cortaillod habituel chez nous, la décoration gravée avant cuisson, des triangles remplis de points, posée au-dessus de la carène (un peu à la manière de la Stichkeramik) rappelle singulièrement la civilisation du Camp-de-Chassay (selon le Prof. Vogt). Voir la planche IV, fig. 1. Sur cette station, qui n'a pas dit son dernier mot, voir 41ème ann. SSP. 1951, p. 77. — Rev. Hist. Vaud, No. 4, 1944. Rapp. Archéol. cant. 1951, 7. —

Edg. Pelichet

Concise (distr. Grandson, Vaud): Dans les Arch. suisses d'anthropol. gén. (T. XVI, No. 2, 1951, p. 160 sq.) E. Pittard publie une coupe cranienne de la période néolithique lacustre qui provient de „la station“ de La Lance. Il y a en fait deux agglomérations néolithiques à cet endroit, séparées par la Diaz (La Lance I, dite aussi Point est au sud de l'embouchure; La Lance II est au nord). Cette coupe a été prélevée dans un os pariétal et travaillée en forme de petite cuvette de 107 × 101 mm. Elle n'a pas de trou de suspension et semble avoir été préparée pour servir de petit récipient. Elle fait partie d'un ensemble de quatre coupes en os de crâne humain, de même provenance, découvertes avec deux grains de collier en jadéite et une hache-marteau en diorite noir. L'ensemble fut présenté en 1908 par E. Chantre, à la Société d'anthropologie de Lyon. Les trois autres pièces portent des trous de suspension qui en font des amulettes; elles sont plus petites que la coupe. Pour E. Pittard, l'origine lacustre de ces documents ne fait pas de doute, étant donné la patine dont elles sont revêtues. Il écarte également l'hypothèse d'un truquage par utilisation moderne d'un crâne ancien. La trouvaille serait donc tout à fait exceptionnelle. On pourrait la rapprocher de la calotte cranienne façonnée en coupe, trouvée dans la couche magdalénienne de la grotte du Placard et publiée par Breuil et Obermaier dans l'Anthropologie, 1909, qui n'était

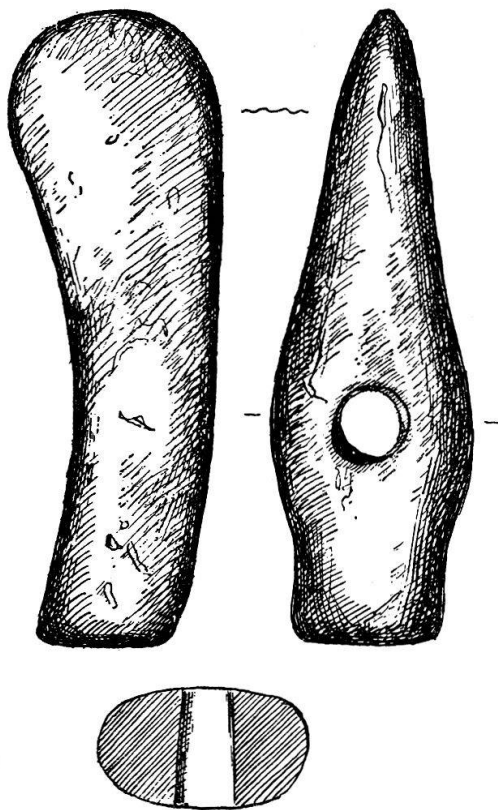


Abb. 1. Dotzigen, Bern. Streitaxt ($\frac{1}{2}$)

d'ailleurs pas seule du genre dans ce gisement. Les documents du Placard ont été taillés surtout dans le frontal et portaient à l'intérieur des traces d'ocre.

Edg. Pelichet

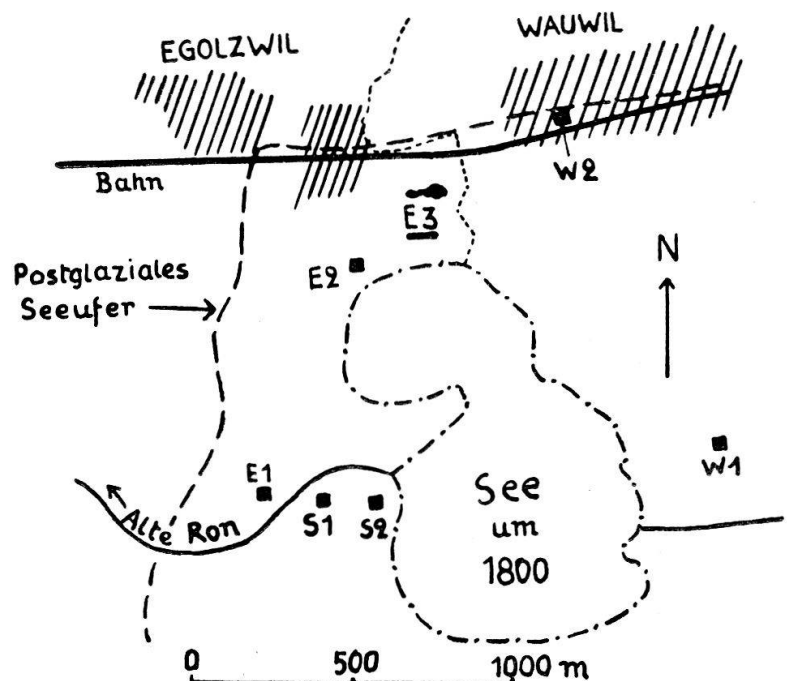
Dießbach (Amt Büren, Bern): Auf dem Bettifeld, von wo bereits mesolithische Funde bekannt geworden sind (34. JB. SGU., 1943, 21) wurden schon 1941 kleine, unverzierte Scherben neolithischer Art gefunden. Einige Jahre später fand D. Andrist das Fragment einer Feuersteinpfeilspitze mit eingezogener Basis von ursprünglich 2 cm Lg. und 1 cm Br. (TA. 139, 594.400/217.050.) Nahe dabei eine Quelle.

Dotzigen (Amt Büren, Bern): D. Andrist gibt uns die Möglichkeit, die im 17. JB. SGU., 1925, 41, erwähnte Streitaxt (genaue Fundstelle: TA. 124, 592.250/218.525) in Zeichnung wiederzugeben (Abb. 1).

Egolzwil (Amt Willisau, Luzern): In der 1932 von Anton Graf entdeckten Siedlung Egolzwil 3 (24. JB. SGU., 1932, 17f.) hat Emil Vogt im Herbst 1950 im Auftrag der Heimatvereinigung des Wiggertales eine fünfwöchige Grabung durchgeführt (41. JB. SGU., 1951, 59), über deren Ergebnisse nunmehr ein mustergültiger

Abb. 2. Egolzwil, Luzern. Lage der Siedlung Egolzwil 3 (E 3) im Verhältnis zu den neolithischen Siedlungen Egolzwil 1 und 2 (E 1, E 2), Schötz 1 und 2 (S 1, S 2) und Wauwil 1 und 2 (W 1, W 2).

Aus ZAK 1951



Bericht vorliegt (ZAK. 12, 1951, 193—215). In dem am Nordrand, jedoch noch innerhalb des Wauwiler Mooses gelegenen Siedlungsgelände (Abb. 2), dessen ungefähre Ausdehnung in Form eines zirka 150 m langen, aber sehr unregelmäßig breiten Ovals H. Reinerth 1933 ermittelt hatte, wurde ein 45 m langes und 8 m breites Rechteck einer genauen Untersuchung unterzogen (Abb. 3), wobei J. Troels-Smith, Kopen-

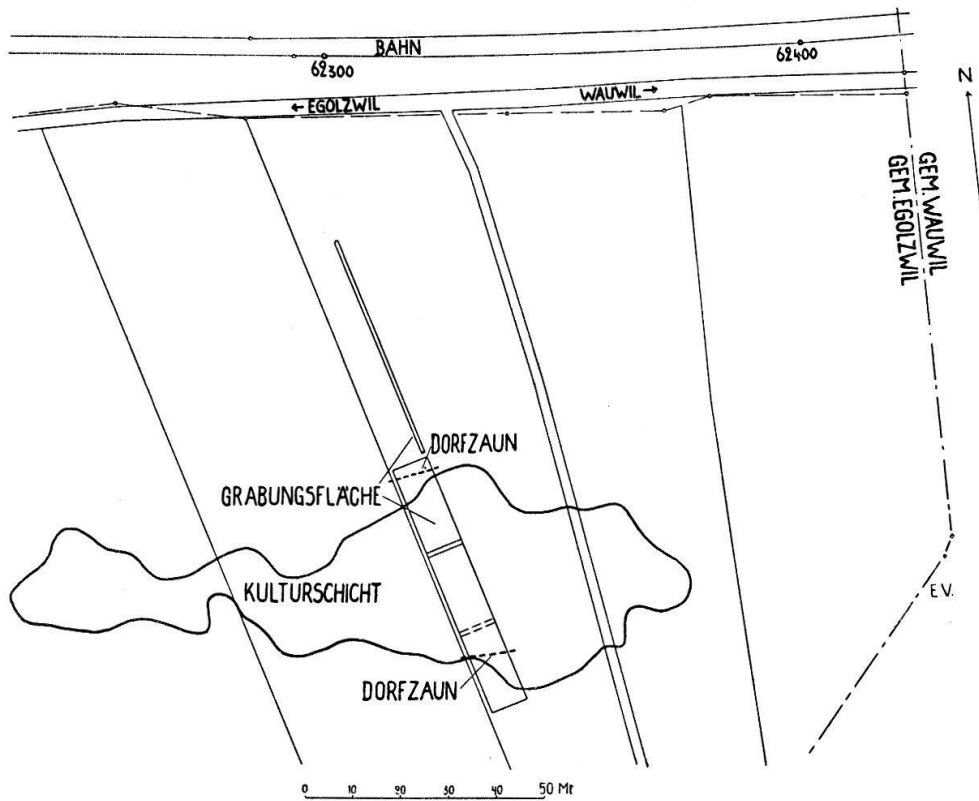


Abb. 3. Egolzwil, Luzern.
Durch Sondierung festgestellte Ausdehnung der Kulturschicht und Grabungsfläche
Aus ZAK 1951

hagen, die Bearbeitung der naturwissenschaftlichen Probleme übernahm. Unter einer einstmals über 2 m mächtigen, seit 1933 indessen abgebauten Torfschicht zeigte sich, eingebettet in offenbar reich gegliederte Seekreide- und Gytja-Schichten, die von N nach S abfallende Kulturschicht, und zwar in Gestalt einer sehr flachen Linse, „nach beiden Seiten fein ausgezogen“ (Abb. 4). Für die Seekreide- und Gytja-Schichten wird das Vorkommen riesiger Mengen von *Wasserschneckenschalen* vermerkt, deren statistische Auswertung Vogt aber unter Hinweis auf ihre unglaubliche Schwimmfähigkeit und damit sehr leicht mögliche Verschleppung (selbst während der Grabung!) skeptisch beurteilt. — Am Rand der Siedlung, der offensichtlich im Norden wie im Süden erreicht wurde, fand sich parallel zu der Siedlung je eine Reihe von Pfählen, an deren Innenseite auf der alten Oberfläche lange Bretter und Stangen lagen; Vogt rekonstruiert den ursprünglichen Zustand so, daß die Bretter bzw. die Stangen mit geringen Abständen horizontal an den Pfählen festgebunden waren und das Ganze so

einen *Dorfzaun* bildete, der „der Fernhaltung von Tieren und als klar gezogene Begrenzung des Dorfareals“ diente. Aus den sonstigen über das Grabungsfeld verteilten Pfählen konnte auch hier kein Hausgrundriß erschlossen werden. Vogt macht jedoch darauf aufmerksam, daß das Pfahlfeld gegen den Zaun nicht geradlinig abschließt, sondern Vorsprünge besitzt, deren Begrenzungen parallel oder senkrecht zum Dorfzaun verlaufen. Unter Hinweis auf andere Seeufersiedlungen schließt er daraus, daß auch hier „die Firste der Häuser parallel zueinander gerichtet waren“. „Die Häuser waren also

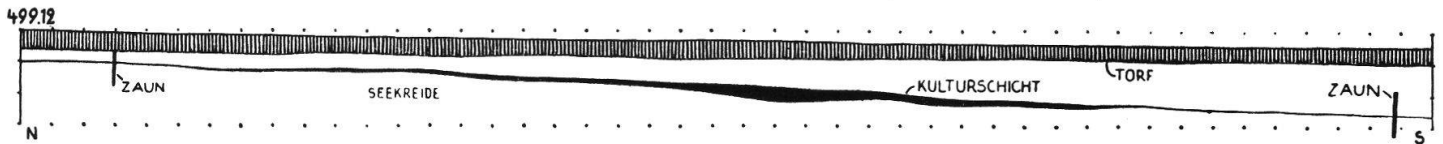


Abb. 4. Egolzwil, Luzern. Profil der Ostwand der Ausgrabung (Quadrate 8—360)
Aus ZAK 1951

wahrscheinlich gestaffelt.“ „Bewahrheiten sich diese Deutungsversuche bei den weiteren geplanten Ausgrabungen, so würde dies heißen, daß die Häuser mit ihrer Längsachse senkrecht zum Seeufer standen.“ — Aus der Form, der Zurichtung und der Lage wenigstens der umgestürzten Pfähle ließen sich keine Anhaltspunkte für *Hausgrundrisse* gewinnen. Ebenso wenig zeigten sich irgendwelche Vorrichtungen, die auf eine Aufhängung der Hausböden oder einer Plattform hätten schließen lassen. Dies gilt sowohl für die noch stehenden, die Kulturschicht teilweise um 1,50 m — entsprechend der darüber lagernden Seekreide und Gytta — überragenden Pfähle als auch für die umgestürzten Exemplare, von denen aus Vogt vielmehr erst recht auf eine ebenerdige Anlage schließt: „Viele von ihnen liegen nämlich vollständig auf Seekreide. Sie kamen also an ihre jetzige Lagerstätte erst, nachdem sich über der Kulturschicht Seekreide abgelagert hatte. Wie ist dies zu erklären? Nach Untergang der Siedlung lagerte sich in über der Kulturschicht stehendem Wasser Seekreide ab. Dieses Wasser sorgte auch für die Konservierung der Pfähle. Das Holz wurde im Laufe der Zeit jedoch weich. Ein etwas verstärkter Wellengang genügte, sie allmählich in großer Zahl umzudrücken. Sie waren so voll Wasser, daß sie nicht mehr schwammen, sondern an Ort und Stelle niedersanken. Dieser Vorgang spielte sich im Laufe einiger Zeit ab. Die Dicke der Seekreidelage zwischen der Kulturschicht und dem liegenden Holz gibt eine relative Vergleichsmöglichkeit zwischen früh und spät abgesunkenen Hölzern. Freilich gilt dies nur für Hölzer, die vollständig auf Seekreide liegen, nicht für jene, deren eines Ende auf der Kulturschicht aufliegt. Durch Aufliegen auf anderen Hölzern war bei einigen ein völliges Absinken auf die Kulturschicht verunmöglicht. Der Hohlraum unter ihnen füllte sich mit Seekreide. So ist von Fall zu Fall eine Interpretation der speziellen Situation nötig.“ — Es fanden sich ferner massenhaft *Rindenstücke* von zum Teil beachtlicher Größe, die oft sehr zerfasert und weitgehend aufgelöst waren. Auf ihre immer horizontale und offenbar ungestörte Lagerung wird besonders hingewiesen,

außerdem auf ihre Beschränkung auf das Pfahlareal. Da keine Bretter- oder Balkenböden gefunden wurden, erklärt Vogt sie als immer wieder erneuerten Bodenbelag (zum Schutz gegen Bodenfeuchtigkeit). — Kleine, aus alternierenden Lagen von Kulturschicht, Rinden- und Lehmschichten aufgebaute Hügelchen werden als mehrfach erneuerte *Herdstellen* angesprochen. Der Befund der Kulturschicht wird als ungestört bezeichnet, doch sei eine gewisse Pressung durch die später aufgelagerten Seekreide- und Torfschichten zu beobachten. So kommt Vogt in den „*Vorläufigen Schlußfolgerungen*“ zu dem Ergebnis, daß die Siedlung ebenerdig auf dem mehr oder weniger trockenen Ufer errichtet worden sein müsse. Die Stratigraphie möchte er so verstehen, daß die Seekreideschichten unter und über der Kulturschicht einen vor und nach dem Bestehen der Siedlung höheren Seespiegel als während deren Existenz anzeigen, eine Vorstellung, die er durch die in den letzten Jahren von naturwissenschaftlicher Seite veröffentlichten, jedoch stark auseinandergehenden Ansichten über prähistorische Gewässerverhältnisse als keineswegs gefährdet betrachtet, wenn er auch die Wichtigkeit der zu erwartenden Ergebnisse der pollenanalytischen Untersuchungen von J. Troels-Smith betont. — Die Zahl der *Einzelfunde* ist nicht sehr groß, es befinden sich aber ausgezeichnet erhaltene Holzgeräte darunter, die Bewunderung und Staunen erregen. So wurden insgesamt 30 vollständige Axtschäfte gefunden, von denen einer noch ein steinernes Beil, ein anderer einen Buchenholzkeil mit unbekanntem Verwendungszweck enthielt (Taf. I, Abb. 4—6). Gänzlich überraschend sind aber lange Holzstiele, in die schmale Silexklingen geschäftet sind (Taf. I, Abb. 1—3), die überzeugend als Sicheln angesprochen werden. Von den zahlreichen sonstigen Holzgegenständen sind noch Aststücke besonders erwähnenswert, die in spitzem Winkel von einem flachen, an beiden Enden zugespitzten Oberflächenstück des Stammes abstehen; die Möglichkeit, daß es sich um Geräte zum Ablösen von Rinde handelt, wird erwogen. Wenige Pfriemen und der Rest eines Kammes bestehen aus Bein. Schließlich waren in der Kulturschicht größere Mengen von tierischen Exkrementen zu finden, die in der Mehrzahl von Ziegen, in geringerem Umfang auch von Schafen stammen. Unter den Haustierknochen stehen jedoch solche vom Schwein an erster Stelle, es folgt Ziege oder Schaf, das Rind fehlt auffallenderweise völlig. In Anbetracht der großen Mengen von Ziegenmist möchte Vogt annehmen, daß die Ziege als hauptsächlichstes Haustier gehalten wurde. Reste von Wildtieren sind nicht häufig; sie stammen von Rehen, Bibern, Fischottern und Vögeln, bemerkenswerterweise nur sehr selten vom Hirsch. Obgleich erst ein Teil der Siedlung untersucht ist, weist Vogt doch darauf hin, daß der bisher ausgegrabene Streifen die Siedlung in ihrer ganzen Breite schneidet. — Die Keramik, die sich durch Dünnwandigkeit und Qualität des Tons auszeichnet, umfaßt mit zwei Ausnahmen nur zwei Formen: rundbödige, mit runden oder zu horizontalen Wülsten breitgezogenen Knubben und randnahen, eingezapften Vertikalhenkeln versehene, fast immer ganz unverzierte Kochtöpfe, in denen sich mehrfach angebrannte Speisereste fanden, und rundbauchige Flaschen, deren Vertikalhenkel etwa an der Stelle des größten Umfangs sitzen (Taf. II und III). Daneben fanden sich ein Bodenstück mit aufgesetztem Standring und ein *Rössener Kugelbecher* (Taf. III, 1). Ferner sind einige Holzgefäße zu erwähnen. Die Keramik bezeichnet Vogt als sehr ausgeprägtes *älteres Cortaillo*, bei deren Formen-

armut man sich fragen müsse, ob die jüngere Cortaillod-Kultur sich aus dieser Gruppe entwickelt haben könne, zumal auch einige grundsätzliche Verschiedenheiten im sonstigen Inventar zu beobachten seien, wie z. B. bei den Sicheln. „Der Typenzuwachs, den die nächste Grabung bringen wird, soll entscheiden, ob von einer Egolzwiler Kultur gesprochen werden soll.“ Die Zeitstellung ergibt sich aus dem Rössener Kugelbecher, der zeigt, daß man es keinesfalls mit einer sehr frühen Phase des Neolithikums zu tun hat. Jedoch sei der Beginn der Cortaillod-Kultur in der Schweiz bisher nur sehr schwer einzuschätzen. „Jede Möglichkeit einer Parallelisierung frühneolithischer schweizerischer Fundstellen mit echt bandkeramischen Erscheinungen fehlt bis jetzt.“ — Jber. LM., 1949/50, 14f. Franz Fischer

Gächlingen (Bez. Oberklettgau, Schaffhausen): Dem Museum Allerheiligen gingen eine Anzahl kleiner Rössenerscherben zu, die einer neolithischen Siedlung beim Schulhaus entstammen. Es ist dort eine deutliche Kulturschicht vorhanden. Mus. Ver. Schaffhausen, Jber. 1951, 61.

Holziken (Bez. Kulm, Aargau): 1951 fand ein Schüler im Hühnerhof hinter dem elterlichen Wohnhaus einen prächtigen Nephritmeißel von 6,5 cm Lg. Kant. Hist. Sammlung, Aarau. TA. 166, 645, 175/241.500. Mitt. R. Bosch.

Horgen (Bez. Horgen, Zürich): Wir entnehmen dem Jber. LM., 1949/50, 27, daß der neuentdeckte Pfahlbau, über den wir im 41. JB. SGU., 1951, 60 berichtet haben, offiziell den Namen „Bootshabe“ führt.

Laufen (Amt Laufen, Bern): Auf dem Areal der AG. für Keramische Industrie wurde 1949 ein *Steinkistengrab* gefunden, das demjenigen von Aesch-Gemeindewald (3. JB. SGU., 1910, 53ff. und folgende) weitgehend entspricht. A. Gerster wird über den Fund an anderer Stelle eingehend berichten. JB. Hist. Mus. Bern, 1949/50, 85.

Lengnau (Amt Büren, Bern): 1. In den höhern Lagen des Eyholzes sind nach Mitteilung von D. Andrist Scherben einfacher, ungedrehter Gefäße zu finden (TA. 123, 295.575/225.175).

2. Ums Jahr 1920 fand man oberhalb des Dorfes im Heilig Stöckli ein Steinbeil, das seither verschollen ist (TA. 123, 593.950/226.050). Einer Skizze nach muß es eine Hammeraxt gewesen sein, kürzer und breiter als die Streitaxt von Dotzigen (S. 38). Mitt. D. Andrist.

Lenk (Amt Obersimmenthal, Bern): F. Wuillemin meldete im Frühsommer 1951 den Fund eines breitovalen, mit einem Loch versehenen Schiefersteins, den O. Tschumi als menschliches Artefakt anspricht. Die Fundstelle liegt zwischen dem Bahnhof Lenk und dem Bett der Simme (TA. 462, 600.280/145.384).

Maschwanden (Bez. Affoltern, Zürich): J. Speck beanstandet die Vermutung M. Bütlers, die im 41. JB. SGU., 1951, 62, wiedergegeben wurde, daß die Steinzeitfunde, die im 24. JB. SGU., 1932, 121, gemeldet worden waren, aus der Kiesgrube Gstad stammen. Dies sei schon deshalb nicht möglich, weil der Herrenwaldfund

(Gemeinde Hünenberg) in 45 cm Tiefe, der Mattenbodenfund derselben Gemeinde in 80 cm Tiefe gemacht worden seien.

Maur (Bez. Uster, Zürich): Die Jber. LM. 1938—1943, 1947, 1948 und 1949/50 melden alle Neufunde aus dem Pfahlbau Weiherwiesen-Ost, die durch Schenkung Th. Spühlers eingegangen sind. Es werden erwähnt Silices, Steingeräte, angesägte Steine, Scherben, Knochenspatel usw.

Meinisberg (Amt Büren, Bern): In der Bünden (TA. 124, 593.200/223.350), in der Sümmeri (TA. 125, 594.200/223.675) und in der Steimere (TA. 125, 594.125/223.950) sind 7 mm dicke graue Scherben zu finden. Mitt. D. Andrist.

Orpund (Amt Nidau, Bern): Aus dem Orpundmoos (TA. 124, 589.400/220.600) stammt eine Pfeilspitze in Privatbesitz. Sie hat einen kurzen Dorn und besteht aus weiblichem jurassischem Hornstein. Sie ist vielleicht mit dem Aushub eines Entwässerungsgrabens an die Oberfläche gelangt. Mitt. D. Andrist.

Pieterlen (Amt Büren, Bern): 1. Nach Mitteilungen von D. Andrist kommen zu den im 32. JB. SGU., 1940/41, 65 erwähnten Funden im Mooseinschlag hinzu eine schön gemuschelte Pfeilspitze mit eingezogener Basis und ein steil retuschierter tiefbrauner Ovalschaber.

2. In der Flur Zwischengraben, von der wir bereits im 31. JB. SGU., 1939, 53 einen Schaber gemeldet haben, wurde neuerdings eine grobe Spitze aus weiblichem jurassischem Feuerstein gefunden. Nahe dabei kam 1920 in 160 cm Tiefe ein 12 m lg. und 60 cm dicker Eichenstamm ans Tageslicht. Mitt. D. Andrist.

3. D. Andrist fand in der Stöck (31. JB. SGU., 1939, 54) auf einer flachen Kuppe neben etwas Keramik eine sehr gut retuschierte schmale Klingenspitze von 4 cm Lg. und ein 4 cm lg. Stück Nephrit von ovalem Querschnitt und glatter Rundung. Es ist vermutlich unbearbeitet.

4. Unter dem mesolithischen Inventar vom Moosgarten (34. JB. SGU., 1943, 26) befindet sich auch ein aus einem Rindenabschlag gefertigter Schaber aus weißem Jurafeuerstein. Mitt. D. Andrist.

5. Südlich und nördlich der Moosgasse, wo der sanft absinkende kiesig-lehmige, braune Boden der Leimern (34. JB. SGU., 1943, 26) in die schwärzliche, torfige Mooserde übergeht, treten viele Gefäßscherben auf. Mitt. D. Andrist.

Porrentruy (distr. Porrentruy, Berne): F.-Ed. Koby, dans les Actes de la Soc. Jurass. d'Emul., 1950, p. 50, signale qu'il a retrouvé au Musée d'ethnographie de Bâle l'une des pointes de flèches trouvées dans le gisement d'argile de la tuilerie de Porrentruy par Thurmann, signalées par Quiquerez. Pièce fruste en silex blanchâtre, elle est bien néolithique.

Edg. Pelichet

Rafz (Bez. Bülach, Zürich): A. Zimmermann hat dem Schweiz. Landesmuseum einen nukleusartigen Knollen aus weiblichem Quarzit aus dieser Gemeinde zugewiesen. Jber. LM., 1949/50, 27.

Rüti (Amt Büren, Bern): 1. 1940 fand D. Andrist östlich vom Rütibach in der Allmend (TA. 125, 597.500/223.250) ein dreikantiges Kernstück aus weißem Malmjaspis, was auf einen Wohnplatz schließen läßt.

2. Auf der Teufelsburg (15. JB. SGU., 1923, 143. MAGZ. XVI, II, 3, 85) fand Th. Schweizer zwei unverzierte Tonscherben, von denen die eine neolithisch sein könnte. Früher schon hatte ein Knabe einen Feuerstein gefunden. Mitt. D. Andrist.

Schötz (Amt Willisau, Luzern): Wir wir einem Brief von K. Meyer entnehmen, bestätigt sich die Existenz der Station Schötz III (38. JB. SGU., 1947, 35). Bei Meliorationsarbeiten wurden neolithische Funde gemacht, die K. Meyer zu einer kurzen Sondierung veranlaßten. Es zeigte sich eine Kulturschicht, die auf Seekreide auflag und von 30 cm Seekreide, 25 cm Humus und der Grasnarbe überlagert wird. Sie keilte in Richtung auf die nur 100 m entfernte Station Schötz II aus. Bisher fanden sich zwei Steinbeile, drei Silices, ein Reibstein und Scherben. Es scheint sich also um eine neue, bisher unbekannte neolithische Station des Wauwiler Moores zu handeln.

Seeberg (Amt Wangen, Bern): In der Station Burgäschisee-Südwest (38. JB. SGU., 1947, 35 f.) hat H.-G. Bandi im Herbst 1951 erneut gegraben, worüber R. Wyß in *Ur-Schweiz* 15, 1951, 57 ff., *Nat.Ztg.* Nr. 552 vom 29.11.1951 und *Berner Tagblatt* Nr. 12 vom 13.1.1952 berichtet. Es ergab sich, daß die gegen den See zu auskeilende Kulturschicht, die sich in durchschnittlich 70 cm Tiefe unter der heutigen Oberfläche befindet, auf Seekreide aufliegt und von Seekreide und Torf überlagert wird. Wie die Keramik zeigt, unter der ein Tonlöffelchen (Taf. V) und eine kleine, steilwandige Schüssel mit kugeligem Boden und durchbohrten Warzen, in denen noch Reste von Aufhängeschnüren angetroffen wurden, besonders zu erwähnen sind, gehört die Station der *Cortailod-Kultur* an. Neben mehreren Steinbeilen, darunter einem samt Stiel und in geschäftetem Zustand erhaltenen Exemplar (Taf. V), einem Meißelchen (Taf. V) und einigen Silexgeräten (Taf. IV, Abb. 2) überraschte eine durch Schnüre zusammengehaltene und mit Baumrindenstücken überdeckte Rutenmatte (Taf. VI und Taf. VII), die in die untere Seekreideschicht tief eingesunken war und unter einer beträchtlichen Lehm-masse lag. R. Wyß nimmt dann ausführlich zur Pfahlbaustreitfrage Stellung. Er betont zunächst, daß als Baugrund Seekreide vorliegt, vermischt mit Millionen kleiner Wasser-schneckenschalen, die sich nur bei vollständiger Austrocknung als Grund für eben-erdige Bauten eigne. Bei der weitgehenden Austrocknung dieser Schicht in den letzten Jahren seien aber mannshohe Spalten beobachtet worden, deren Vorhandensein bei gleicher Austrocknung zur Zeit des Bestehens der Siedlung vorausgesetzt werden müsse; dergleichen habe sich aber nirgends finden lassen (die Spalten hätten sich durch Füllung mit Kulturschicht abheben müssen). Ferner fehlten unter den zahlreichen Lehmlinsen alle Spuren von Substruktionen. Dann ständen die Pfähle — selbst unter Abzug der später nachgeschlagenen — zu dicht, als daß sie nur von Hausgrundrissen herrühren könnten. Schließlich sei aber auch die Existenz einer Brandschicht inmitten unver-brannter oder nicht einmal angebrannter Pfähle mit der Theorie ebenerdiger Bauten ganz unvereinbar. Wasser unter den Wohnhütten werde auch dadurch belegt, daß die zahlreichen Knochen von Jagd- und Haustieren keine Nagespuren von den in der

Station nachgewiesenen Hunden tragen, was nur damit zu erklären sei, daß die Knochen ins Wasser geworfen wurden und somit für die Hunde nicht mehr zugänglich waren. Aus zahlreichen Flickspuren wird auf besondere Kostbarkeit der Keramik geschlossen, was die vollständige Erhaltung zahlreicher Gefäße nur dadurch erklärbar mache, daß

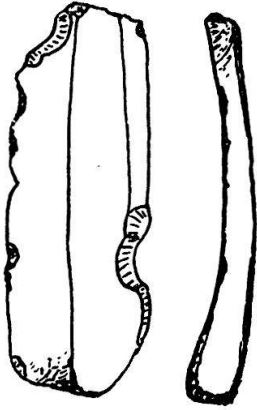


Fig. 5a. Stampa — Passo del Lunghin

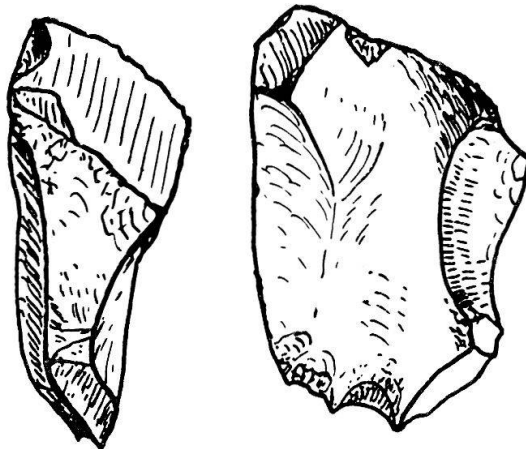


Fig. 5b. Lavin — Las Muottas

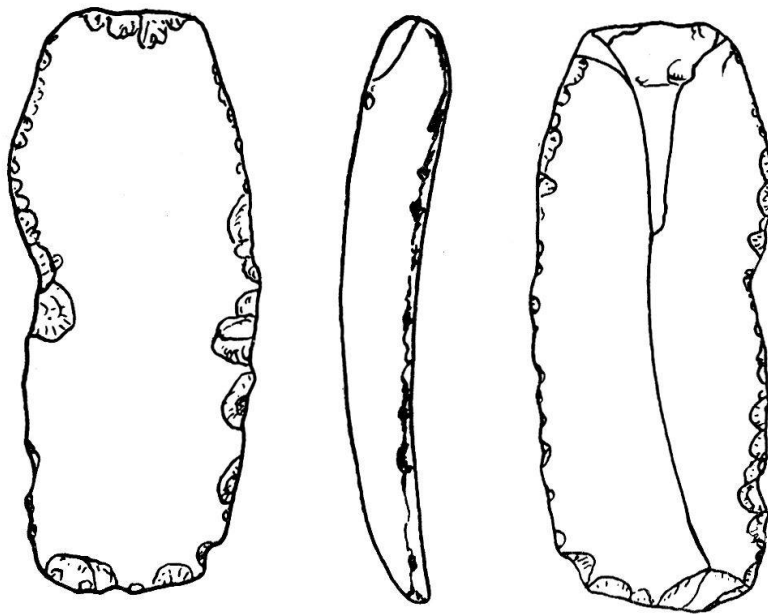


Fig. 5c. Zernez — Ofenbergstraße
Bündner Monatsblätter, Nr. 7/8, 1951

diese versehentlich ins Wasser gefallen seien. So kommt R. Wyß zu dem Schluß, daß die Station Burgäschisee-Südwest ein Pfahlbau gewesen sei.

Stampa (distr. Maloja, Grigioni): Sopra la strada che porta con diverse serpentine al Passo del Lunghin, a circa 200 m sopra le case di Maloja, il Sig. Ch. Bourcart trovò, nascoste entro detriti, delle selci giallo-marroncino che oggi si trovano nel museo di St. Moritz (fig. 5a). — Questa scoperta permise a W. Burkart di raggruppare nei Bündner Monatsblätter 1951, Nr. 7/8, i diversi ritrovamenti di selci in Engadina finora

conosciuti. Le selci sono, oltre quelle della scoperta qui sopra citata, quelle di Zerneß — Ova spin (24. JB. SGU., 1932, 115), di Zerneß-Ofenbergstraße (34. JB. SGU., 1943, 35), di cui diamo la riproduzione nella fig. 5c, e infine quella di Las Muottas-Lavin, della quale noi già parlammo (31. JB. SGU., 1939, 66). Fig. 5b. — Di queste quattro scoperte, come spiega Burkart, eine però proviene da uno strato dell'età del bronzo; le altre tre dovrebbero, secondo il suo parere, far supporre un contatto neolitico con l'Engadina.

Steinhausen (Zug): Das im 39. JB. SGU., 1948, 33 gemeldete Steinbeil vom Hinterberg wird von J. Speck mit Bestimmtheit als Naturspiel angesprochen.

Thayngen (Bez. Reyth, Schaffhausen): Die Grabung durch W. U. Guyan im Weier (41. JB. SGU., 1951, 65 ff.) bot W. Lüdi die Gelegenheit, ein Pollendiagramm auszuarbeiten, das er im Bericht über das Geobot. Inst. Rübel 1950, 96 mit einer Tafel veröffentlichte. Wir entnehmen diesem Bericht Folgendes: „Von der Oberfläche bis in ungefähr 180 cm Tiefe Torf, der aber eine recht verschiedenartige Ausbildung zeigte und von ungefähr 100 cm an abwärts viele Einlagerungen aufwies. Bis in ungefähr 25 cm Tiefe war er durch die Kultivierung umgearbeitet. Darunter kam stark zersetzter Radzellentorf, der von etwa 25—50 cm Tiefe kleine Haufen von rundlichen, etwa 1,5 bis 3 cm langen Knollen mit weißem Überzug enthielt, die vermutlich als Exkreme (Elch?) mit dünnem Pilzüberzug anzusprechen sind. Von etwa 80 cm Tiefe an fanden sich im Torf in erhöhtem Maße Moosreste (*Drepanocladus*-Arten), die stellenweise geradezu Moostorf bildeten, dazu reichlich Cyperaceen-Rhizome und einzelne Schilfrhizome. Von 105—125 cm waren kleine Kohlenstücke eingelagert, bei 110 cm auch schwarzes verkohltes Holz. In 120—140 cm Tiefe lag eine ziemlich kompakte Schicht von Reisig. Von 130—160 cm traten in der torfigen Grundmasse auch grobe Hölzer auf, von 160 cm an wieder Kohlen, dazu Lehm, etwas Steine, Haselnußschalen, aber auch Schilfrhizome. Bei 172 cm hörte der Lehm auf und bis 180 cm fand sich von neuem stark zersetzter Torf mit sehr viel Schilf und etwas Kohlen. Bei 180 cm Tiefe ging die Ablagerung in weiche, bräunliche oder grünliche Gytta über, die im ganzen homogen, doch gegen unten mehr speckig und von etwa 400 cm an mit erdigen Einschwemmungen, bis in etwa 490 cm Tiefe reichte (*Algengytta*).“ „Von 490 cm abwärts wurde die Ablagerung mergelig. In 630 cm Tiefe stellten wir die Bohrung noch innerhalb des Mergels ein.

Weier bildete also ursprünglich ein kleines flachgründiges Seelein, zuerst oligotroph mit kalkig-lehmigen Ablagerungen (Mergel), dann eutroph (beinahe 3 m mächtige Gytta). Später verlandete das Seelein torfig, zuerst mit Schilf und hohen Seggen, dann mit Flachmoorbeständen, in denen zeitweise Moosrasen bedeutenden Anteil nahmen. Schließlich trockneten die Oberflächenschichten aus und zersetzten sich, teilweise wohl als Folge der vom Menschen in der Neuzeit eingeleiteten Entwässerung. Die Verlandung des Seeleins wurde vom steinzeitlichen Menschen gestört, der seine Siedlung ins Moor baute. Kohlen, Schichten von Birken- und Haselzweigen, Hölzer, Steine und Lehm lagerten sich in den Torf ein, dessen Bildung allem Anscheine nach während der Siedlungszeit weiterging. Eigentliche Kulturschichten fanden sich im untersuchten Profil nicht; am ehesten kann man die Schicht von 160—172 cm so benennen. Die

Einlagerung der Kohlen markiert zwei Siedlungsperioden, von denen die untere (160—190 cm Tiefe) bis auf die Gyttya hinabreicht, die obere (105—125 cm Tiefe) dagegen wesentlich darüber im Torf liegt. Die in unserem Profil im zwischenliegenden Torf gefundenen Hölzer stammen entweder von der Moorbewaldung her oder sind zur Zeit der obern Siedlung durch ihr Gewicht im Torf eingesunken. Zeichen der Mooraustrocknung während der Siedlungszeiten wurden nicht gefunden.“ Lüdi betont, daß durch diesen Aufschluß nicht die ganze Siedlung beurteilt werden darf, da sie sich durch eine sehr unebene Untergrundbeschaffenheit auszeichnet.

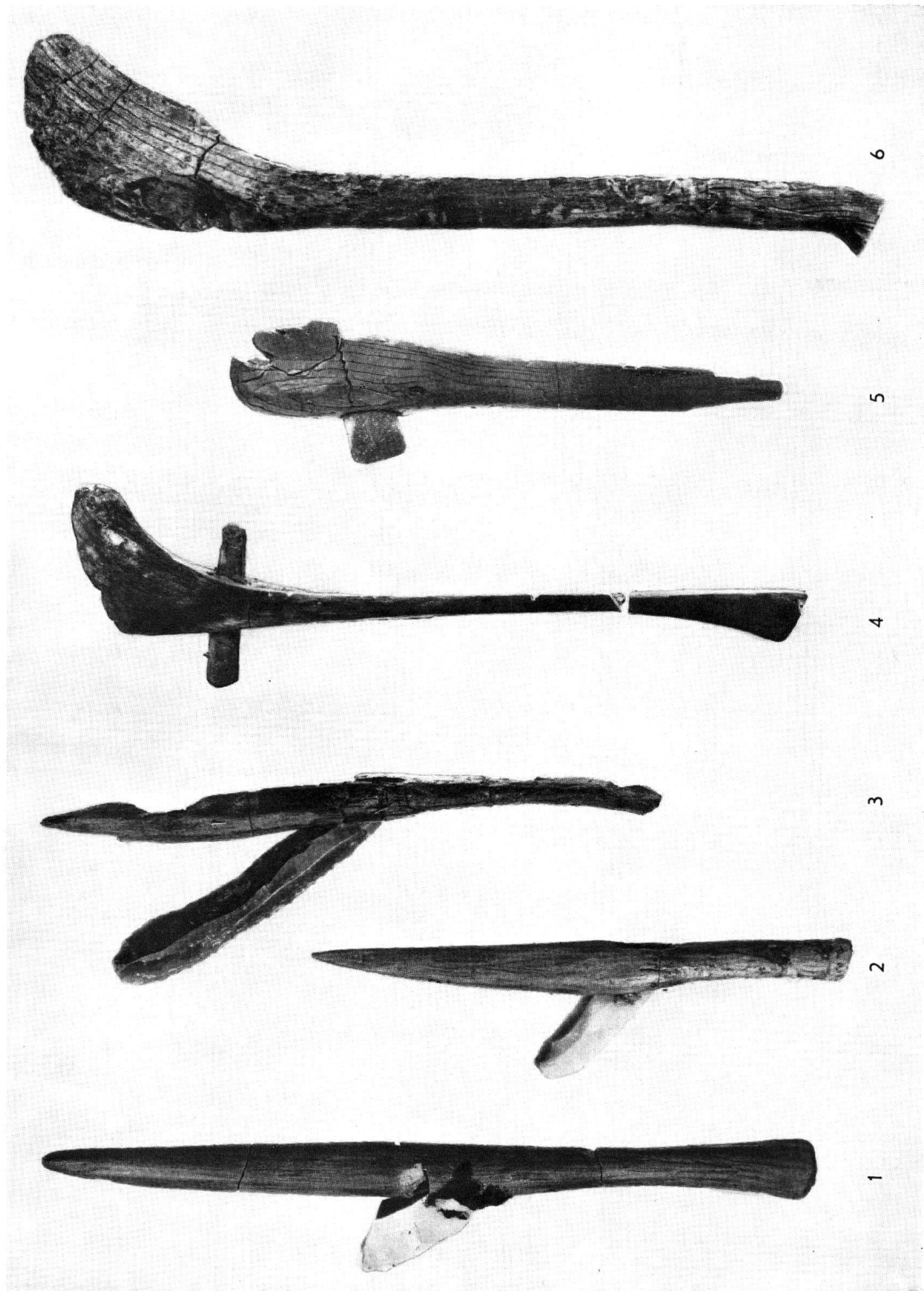
Villeneuve (distr. Aigle, Vaud): — Sur la colline du Scé du Châtelard, M. Chollet a trouvé une hache néolithique (signalé par M. Egloff).

Zurzach (Bez. Zurzach, Aargau): 110 m westlich der Stiftskirche wurde beim Ausgraben eines Kellers für das neue Kindergartengebäude unter einer Lehmschicht in 1,8 m Tiefe eine 50 cm dicke *Kulturschicht* aufgefunden, die beim spätern Ausheben eines Kanalisationsgrabens vom Kirchplatz nach dem Restaurant „Gut“ auf ca. 50 m weit verfolgt werden konnte. Sie enthält zerschlagene Kieselsteinchen, größere zerschlagene Steine und überall im mehr oder weniger brandgeröteten Lehm viele kleinste Holzkohlenpartikel, aber keine größern Kohlenstücke. Scherben wurden keine beobachtet, hingegen wird eine aus Radiolarit hergestellte Pfeilspitze von 28 mm Lg. mit eingezogener Basis aufgefunden. Unter den Steinsplintern scheint einer leicht bearbeitet zu sein. R. Wernli in Jahresschrift Hist. Vereinig. Bez. Zurzach 1951, 27.

III. Bronzezeit

Von Karl Keller-Tarnuzzer

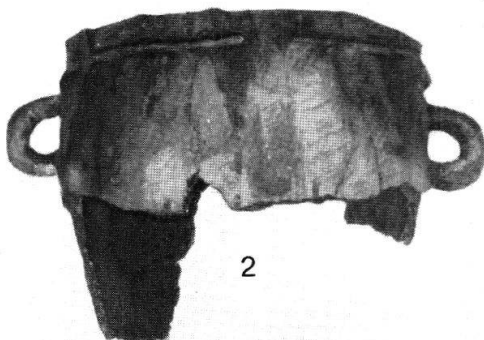
J. D. Cowen behandelt in Proc. Preh. Soc. NS. 17, 1951, 195—213 The Earliest Bronze Swords in Britain and their Origins on the Continent of Europe. Er beschränkt sich dabei auf das *Griffzungenschwert*, eine Erfindung des Festlandes. Cowen geht von der Voraussetzung aus, daß die ältesten englischen Exemplare Importstücke sein müssen, die auf dem Festland Entsprechungen haben. Von England ausgehend gelingt es ihm, die Griffzungenschwerter der ausgehenden Hügelgräberbronze- und der frühen Urnenfelderzeit des nordwestalpinen Raumes typologisch in drei Gruppen aufzugliedern: 1. *Typus Hemigkofen-Uffhofen* mit kurzer, blattförmig geschweifter Klinge und einer Griffzunge, deren Randleisten am Knaufende kurz ausbiegen; 2. *Typus Erbenheim* mit langer, ebenfalls leicht blattförmig geschweifter Klinge und einer Griffzunge, die sich durch eine kleine rechteckige, meist trapezförmige Platte am Knaufende von der des Typus Hemigkofen-Uffhofen unterscheidet; 3. *Typus Nenzingen* mit langer Klinge, jedoch parallel geführten Schneiden und einer dem Typus Hemigkofen-Uffhofen entsprechenden Griffzunge. Den Typus Hemigkofen-Uffhofen weist Cowen mit drei Exemplaren aus der Umgebung Londons, an der unteren Seine und Somme, in Flandern, besonders häufig aber im Rhein-Main-Neckargebiet, südlich der oberen Donau, in Ostfrankreich und der Schweiz nach (Schweiz: Brugg, BE:



Taf. I. Egozwil 3. Sicheln (1—3) und Beilschäfte aus Holz (4—6) (S. 41)
Photo Landesmuseum



1



2



3



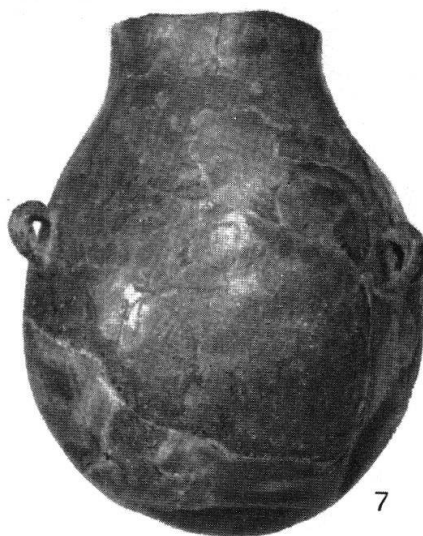
4



5

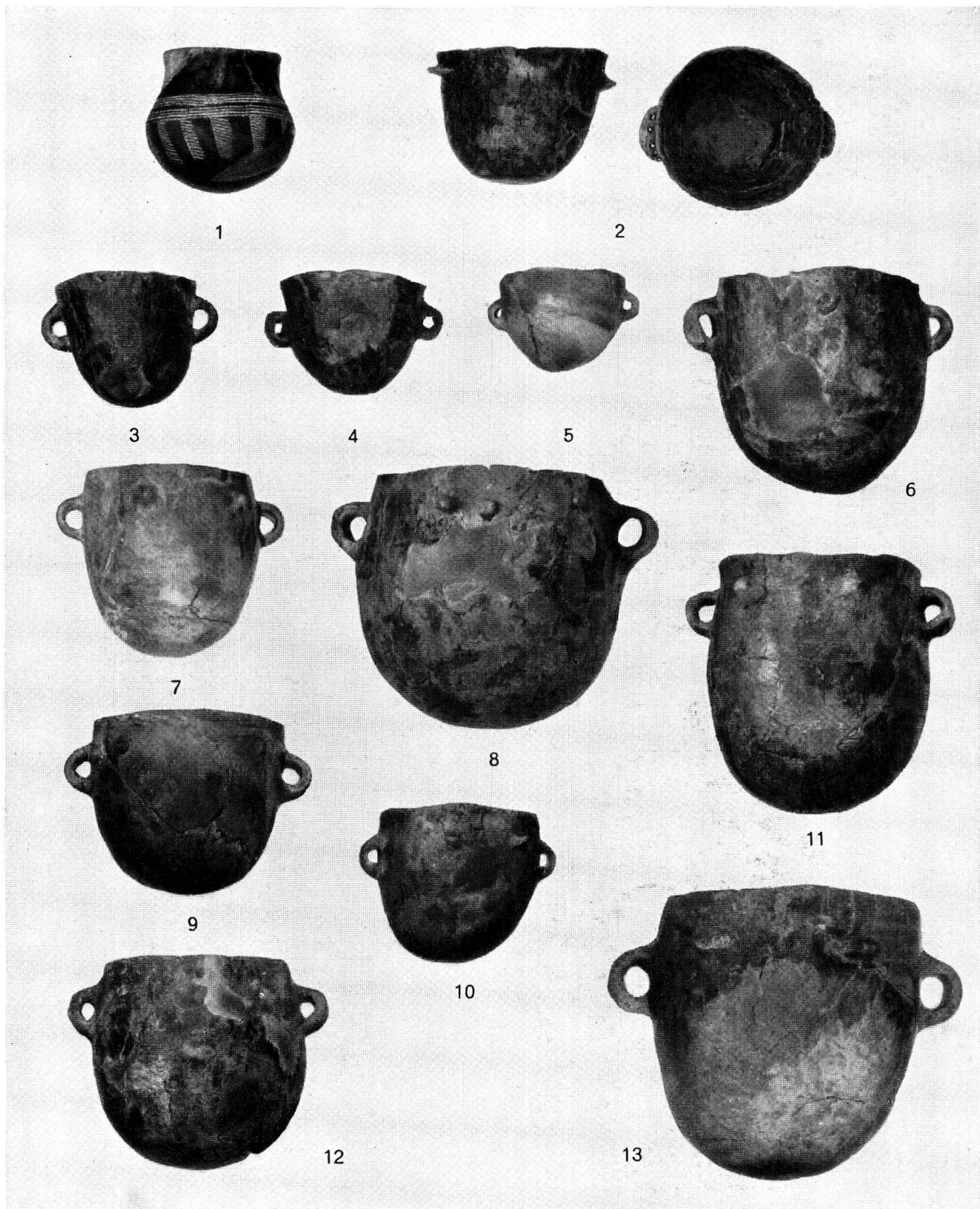


6



7

Taf. II. Egozvil 3. Keramik (S. 41)
Aus ZAK 1951



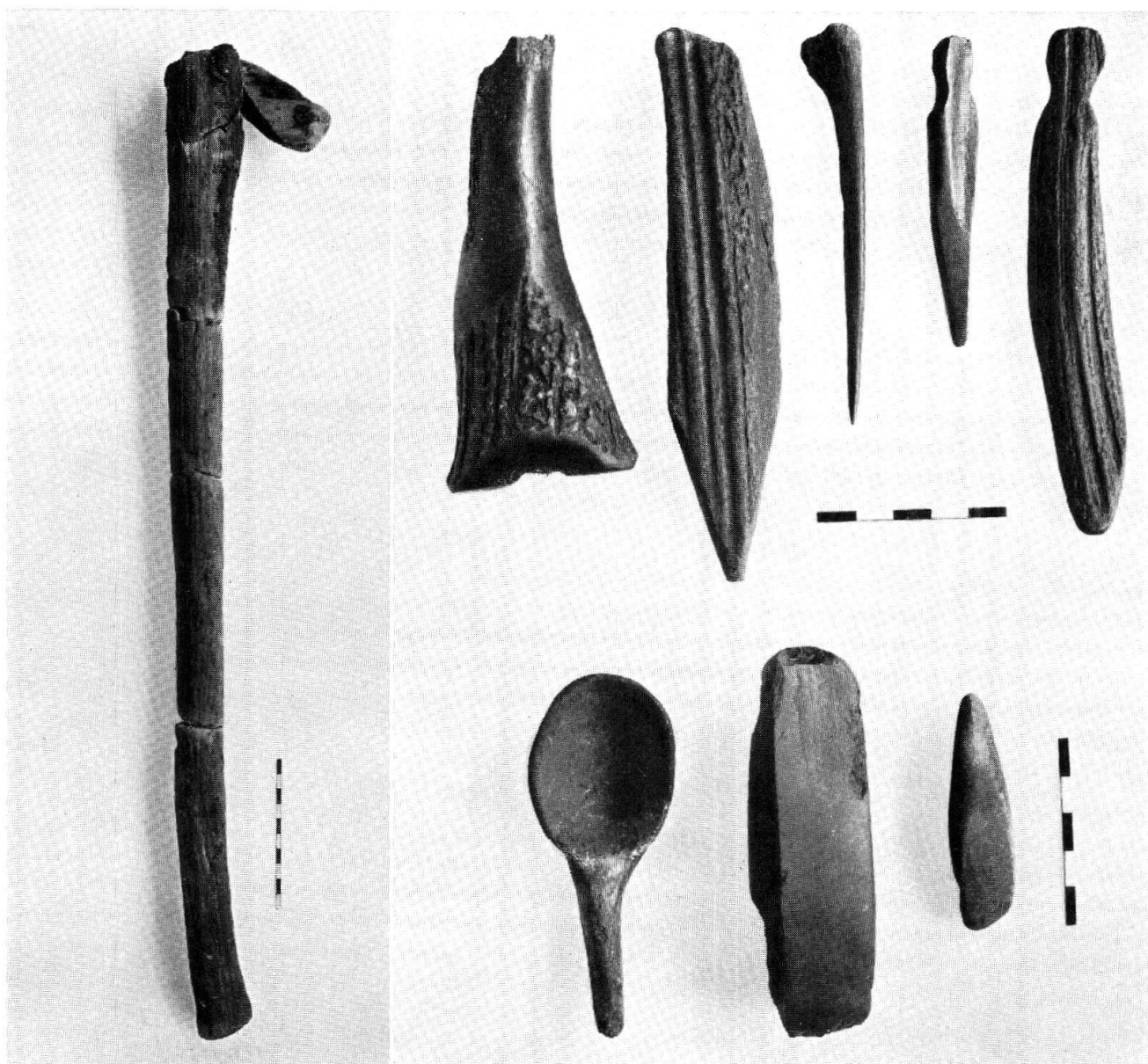
Taf. III. Egozvil 3. Keramik (S. 41)
Aus ZAK 1951



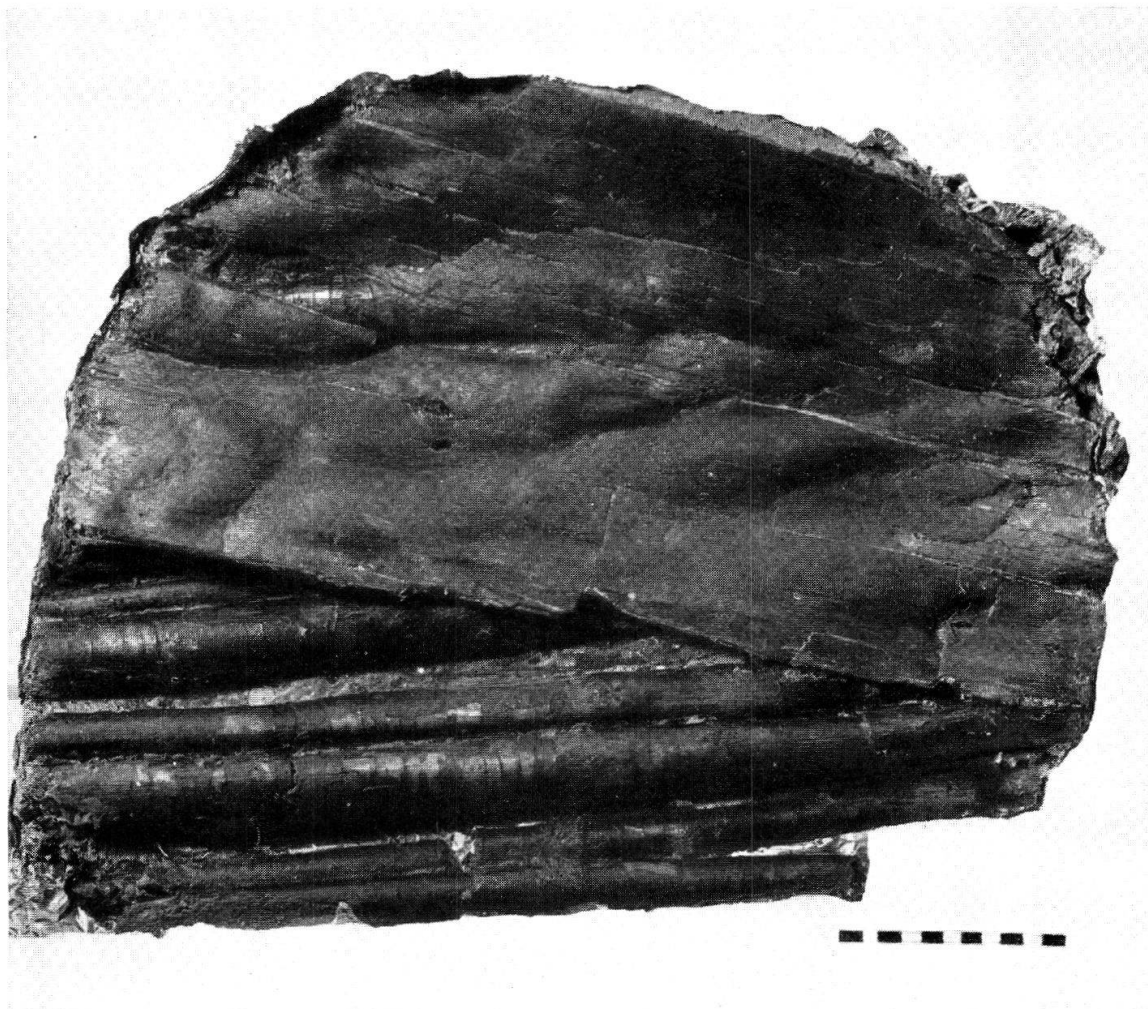
Pl. IV, fig. 1. Chavannes-le-Chêne,
Vallon des Vaux. Coupe carénée de la civilisation de Cortaillod - Camp de Chassey (p. 37)
Suisse Prim. 1951, 2



Taf. IV, Abb. 2. Seeberg-Burgäschisee SW. Silices (S. 44)
Aus Ur-Schweiz 1951



Taf. V. Seeberg-Burgäschisee SW. Geräte (S. 44)
Aus Ur-Schweiz 1951



Taf. VI, Abb. 1. Seeberg-Burgäschisee SW. Teilstück der Rutenmatte von oben (S. 44)
Aus Ur-Schweiz 1951



Taf. VI, Abb. 2. Mutta-Fellers. Keramik (S. 52)
Photo B. Frei



Taf. VII, Abb. 1. Seeberg-Burgäschisee SW. Teilstück der Rutenmatte von unten (S. 44)
Aus Ur-Schweiz 1951



Taf. VII, Abb. 2. Weiningen
Inventar eines 1950 untersuchten Hügelgrabes der mittleren Bronzezeit (S. 69)
Aus Jber. LM. 1949/50